

Bulletin de l'association des anciens élèves de l'École Normale Supérieure, 1892

Promotion de 1889 . – CHÉDORGE (Jean), né le 22 septembre 1868, à Saint-Étienne de Montluc (Loire-Inférieure), décédé à l'École Normale le 18 février 1891.

Jean Chédorge avait commencé ses études à l'école communale de la petite ville de Bretagne où il est né. Des amis de sa famille remarquèrent cette intelligence d'enfant, déjà ardente au travail et éprise de vérité ; ils firent entrer Jean Chédorge au lycée de Nantes. Un travail acharné lui permit de faire deux classes par année, et de rejoindre en rhétorique les camarades de son âge, tout en recueillant au passage tous les éloges et toutes les couronnes.

Cependant, malgré le brillant succès de ses études, il n'était encore qu'un bon écolier. C'est au lycée Michelet, où il se prépara deux ans à l'École Normale, que des études moins précipitées, en particulier la philosophie à laquelle il se livra avec passion, le firent tel que nous l'avons aimé et connu.

Il se destinait depuis longtemps à l'histoire ; mais il répétait souvent à ses amis qu'il ne renonçait à la philosophie que parce qu'il se défiait de ses forces, et il prouva par les leçons qu'il fit à l'École en première année qu'il était avant tout un philosophe ardent et sincère. À la curiosité de l'historien, il joignait en effet un esprit critique conscient et réfléchi. Il ne se défiait pas seulement ses traditions suspectes que l'historien a pour mission de corriger et d'interpréter ; il se défiait aussi de toute théorie, de tout système, plus soucieux de poser les problèmes dans toute leur complexité que d'en donner une solution positive.

C'est dans le cours de sa seconde année qu'il eût vraiment donné sa mesure. Mais déjà il lui avait fallu des prodiges d'énergie pour faire en première année, malgré les soucis de la préparation à la licence, une leçon de philosophie et deux leçons d'histoire. Le repos des vacances ne put lui rendre même une apparence de santé.

Dès la dernière année qu'il avait passée au lycée Michelet, il avait inquiété ses amis par une toux continue et une excessive faiblesse ; pendant la première année de son séjour à l'École, sa lutte courageuse contre le mal pouvait encore tromper ses maîtres et ses camarades ; mais lorsqu'il revint en seconde année, plus amaigri et plus épuisé que jamais, tout espoir était perdu : les médecins avaient reconnu dans sa toux et dans un mal d'oreille qui s'était subitement aggravé, les symptômes de la tuberculose.

Devant les progrès rapides du mal, son énergie dut céder. Nous l'avons vu pourtant, quelque temps avant sa mort, au lendemain d'une opération douloureuse, profiter d'un court répit que lui laissait la fièvre pour revenir à ses travaux commencés, pour former de nouveaux projets. Ce fut son dernier effort pour ressaisir la vie. Il s'éteignit lentement, sans une plainte, dans les bras de son malheureux père, après huit jours d'une douloureuse agonie.

Les camarades de Jean Chédorge conserveront pieusement son souvenir ; ils penseront souvent à ce travailleur courageux et modeste, qu'ils ont aimé avant même de le bien connaître, tant il y avait d'ardeur et de vie dans ses paroles, tant il y avait de franchise dans sa gaieté. Ceux qui l'ont mieux connu, auxquels il avait fait part de ses projets, auxquels il n'avait rien caché de ses plus chères idées, se rappelleront les longs entretiens où cet esprit solide et droit se laissait voir tout entier, et cet enthousiasme communicatif qui leur rendait le courage et la confiance ; et s'ils doutent jamais qu'une vie puisse être bien remplie tout entière par une recherche du vrai jamais satisfaite et jamais lassée, ils penseront à Jean Chédorge.

E. CHARTIER